

CARTES & MÉDIAS

Journée 2013 du Comité français de cartographie

par Jasmine D. Salachas

*Présidente de la Commission «Cartographie & Communication»
jasmine.d.salachas@wanadoo.fr*

Introduction

Nous assistons à une diffusion, à une propagation, à une prolifération sans précédent de l'information cartographique dans les médias et sur Internet - le mot même de cartographie est employé à outrance pour qualifier ce que l'on nommait il n'y a pas si longtemps « schéma ».

D'où viennent les données ? Sont-elles des créations pures ? Sont-elles des réemplois, des détournements ? En retour, l'usage des données géographiques influence-t-il leur production ? Producteurs de données, acteurs de la construction et de la diffusion des informations, et tous citoyens, quel constat pouvons-nous faire aujourd'hui de l'usage qui est fait des cartes dans nos médias ?

Cette journée vise à nous donner quelques clefs du dessous de l'information... un enchaînement d'échanges sur la qualité des données sources, de « l'information géographique » disponible, et sur la manière dont les médias l'utilisent, ou pas. L'idée est aussi de susciter un débat de fond sur ce que l'usage qui est fait des cartes nous permet de lire, de voir, de comprendre, de mettre en lumière le « matériel » à disposition ; de partager les conditions de fabrication de ces images qui, mises en circulation, vont devoir répondre à la qualité nécessaire de nos propres représentations.

Opérateurs institutionnels et opérateurs privés ont été sollicités pour s'exprimer à nos côtés. C'est bien la qualité de l'information, indispensable à toute citoyenneté, qui reste le fil directeur de nos débats, à prolonger sans modération.

Au vu des enchevêtrements que l'histoire et l'actualité nous forcent à prendre en compte, « la carte » outil de communication multi-disciplinaire et inter-disciplinaire, offre, bien au-delà d'une simple illustration, une visualisation spontanée de phénomènes qui,

plan par plan, doivent être considérés à bonne distance - c'est-à-dire à une échelle adaptée à la prise en compte d'un environnement qui les détermine.

Nous remercions vivement l'Institut de géographie, Université Paris1-Panthéon- Sorbonne, de l'accueil chaleureux que nous avons reçu ce 31 mai 2013. Et nous remercions, bien sûr, chacun des participants à cette journée, journalistes, cartographes, historiens, philosophes, graphistes... tous acteurs majeurs de nos univers médiatiques.

Nous remercions de leur présence Messieurs Mohammed T. Obidallah et Samir Harb, venus depuis Battir et Ramallah nous restituer la réalité des conséquences de la compartimentation de leur territoire, la Palestine.

La modération de cette journée a été assurée par Jean-Marc Besse et Gilles Palsky.

L'information à distance

Ces quinze dernières années, les établissements patrimoniaux, académiques, universitaires, ont multiplié leur offre documentaire par Internet – cartes modernes, cartes historiques, textes de référence : l'évolution et la propagation considérable de l'usage des documents, de l'information à disposition, s'accroît d'année en année.

Pour Jean-Marc Besse, Président de la Commission « Histoire » du Comité français de cartographie, interroger les médias sur l'usage qu'ils font de la cartographie, s'inscrit dans un renouvellement plus général de l'interrogation sur notre approche des « cartes », sur la lecture qui en est faite, s'articulant sur deux dimensions : « connaître » et « faire connaître » la production de connaissances sur les territoires de manière générale, inséparable de notre capacité à « communiquer », essentielle, indispensable à la compréhension historique, culturelle, politique des

enjeux de l'activité cartographique. Présenter la réalité géographique, sociale, spatiale, « médiatiser » l'information cartographique, aussi bien dans l'histoire que dans l'actualité, doit être interrogé en tant que tel.

La revue *Carto et Moyen-Orient* (pari éditorial unique né en 2010): un partenariat avec le Département des Cartes et Plans de la BnF, avec Guillaume Fourmont et Laura Margueritte, a pour ambition de remettre la carte au centre du débat intellectuel.

L'énorme flux des informations qui circulent ne permet pas un réel décryptage de leur qualité, ni des enjeux qu'elles recouvrent. Il nous faut pourtant comprendre ce qui se joue sous nos yeux. *Carto* s'est proposé de « figer la réalité dans l'espace », pour transformer la carte en un outil de lecture quasiment unique. La carte comme un outil de réflexion dans la pensée et dans l'espace. La maquette de la revue a été pensée pour que la carte occupe l'espace dans la page : la carte n'est pas un détail d'illustration géographique, elle est une priorité éditoriale.

Carto est organisée par dossiers de thématiques nationales, internationales et transversales. L'échelle des cartes est pensée pour une lecture spontanée de ces thématiques. Les rubriques s'enchaînent avec un minimum de texte : « Environnement », « Histoire », « Carte Blanche », « Insolito carto », « À lire, À voir », etc. jusqu'à « l'Œil du cartographe » où Cécile Marin explique comment la carte est aussi un outil de manipulation, servant des propagandes pour des intérêts divers, et où elle livre les clefs de sa construction.

Le magazine reste dans la volonté de montrer une réalité figée dans l'espace et le temps, à un moment donné précis de notre histoire. Laura Margueritte souligne le travail de recherche et de synthèse auquel oblige la construction d'une carte.

La carte jusqu'aux trésors de la BnF

Afin de penser le monde aussi par les réponses que nous trouvons dans nos archives, sur nos cartes historiques qui marquent chacune les faits de leur époque. Jean-Yves Sarazin s'efforce ici de promouvoir nos ressources cartographiques de toutes époques, historiques et contemporaines, bien trop méconnues. Cela signifie qu'il faut tenir le challenge d'être présent dans la revue, de produire un article solide qui lie avec du sens la forme ancienne à notre lecture du monde actuel. Depuis 2010, ses contributions tentent aussi le pari du décryptage de nos territoires actuels, constitués par les remous du temps :

des frontières qui se calquent parfois sur nos espaces naturels et sont constituées de compromis entre les Nations, lorsque les grandes puissances cherchent à faire valoir leurs prétentions territoriales.

Pourquoi faire appel au document cartographique ? Cela pré-suppose que la carte est un élément de preuve et d'argumentation. Elle fait preuve parce qu'elle est une puissance visuelle ; parce qu'elle fait loi ; parce qu'elle montre des réalités que l'on ne pourrait pas voir sans la distance que les échelles de représentation de l'espace et des territoires nous permettent de prendre sur les phénomènes qui s'y jouent.

Dans nos sociétés saturées d'images, la carte, image parmi toutes les autres d'un genre particulier, offre « un ralentissement » pour l'observation des connaissances, ce qui change justement notre rapport à l'image. La carte présente un point de vue et n'est jamais neutre, elle est un objet de réflexion, de débats, de partage de connaissances. La culture géographique s'y constitue et dépasse nos cercles professionnels afin de s'adresser à tous les publics.

Dans le *Dessous des cartes*

Pour Tarik El Aktaa, la carte devient une animation, pour dire le monde. Enfin rendre compte de la visibilité de la carte dans nos médias, exprimer la relation particulière que nous entretenons avec nos objets de diffusion des savoirs.

Les coulisses de ce média télévisuel majeur, pionnier, s'ouvrent à nous. « Le dessous des cartes » a su enraciner son format dans nos esprits depuis plus de vingt ans : environ 400 000 téléspectateurs chaque samedi en soirée imposent l'attention de la chaîne franco-allemande, Arte, qui reconduit ses engagements à notre égard pour 48 émissions inédites chaque année, plus 4 rééditions. Jean-Christophe Victor, concepteur et auteur de l'émission, a senti que la complexité du monde imposait un nouveau format de lecture. L'idée sous-jacente restait de proposer un outil de pédagogie et d'ouverture sur les réalités de nos sociétés.

Comment se fabrique l'émission ? D'abord, au LÉPAC « Laboratoire d'études et d'analyses cartographiques » dirigé aux côtés de Virginie Raisson, laboratoire de recherche et de prospectives, situé à Rambouillet, qui collabore avec Arte pour les aspects techniques de la réalisation. Chaque mois, 4 émissions doivent être produites sans discontinuité.

Les thématiques scientifiques sont choisies librement par l'équipe du LÉPAC, et prennent toujours du

recul sur l'actualité. C'est aussi ce qui singularise sa démarche.

Une fois les thèmes choisis, il s'agit de rédiger une note d'une trentaine de pages, associée à un dossier cartographique griffonné ou réalisé sous Illustrator et Photoshop, destiné à Jean-Christophe Victor qui se charge alors de l'écriture d'une première version du texte (contraint sur 10 000 signes). Les cartes scandent et découpent ce texte – les commentaires balancent entre l'accroche de l'image et la progression de l'information à livrer.

La productrice, l'iconographe, le réalisateur, le graphiste et un chercheur (qui aura suivi le processus d'un bout à l'autre de sa mise en œuvre) se réunissent aux côtés de l'équipe du LÉPAC pour penser et illustrer le découpage de chaque émission, et valider la structure de l'ensemble, éviter les pièges – voir que tout ce qui est dit est bien cartographiable.

Le « légendage », moment crucial de la production, se fait en comité plus restreint sur une version finale, validée où réalisateur, graphiste, chercheur du LÉPAC vont travailler dans le respect d'un ensemble de contraintes techniques : le format d'image (16/9), les 10 à 12 minutes d'efficacité de la problématique à garantir – qui est le temps optimal d'attention du téléspectateur. Trois journées sont nécessaires à cette élaboration précise et hors de tout code classique.

Les tracés des frontières restent la problématique majeure de toute présentation du fil de l'histoire. Le format télévisuel ne permet pas de superposition de l'information. Chaque information discrétisée, chaque sélection, se joue sur des effets de lumière répartie par cartouche, sur le rythme du commentaire. Les changements d'échelle accompagnent les analyses, du national au local... outils d'animation, 3D, effets et focus apportent progressivement une lecture distanciée des phénomènes cartographiés.

Gilles Palsky passe la parole à Delphine Papin – cartographe et journaliste au quotidien *Le Monde* depuis 4 ans.

Comment fait-on des cartes pour un journal quotidien ? Une carte qui doit être livrée dans la journée où sa mise en œuvre est convenue, pour l'édition du jour.

Chaque carte raconte une histoire, et prend de plus en plus une place prépondérante dans le journal - son sujet est proposé aux rédacteurs. L'équipe s'est étoffée d'une quinzaine d'opérateurs dont la moitié sont des cartographes, chacun avec ses compétences propres, venus d'horizons différents.

Cartes statistiques, cartes d'interprétation, illustrations, animations, etc. le sujet pourra être pris en charge au mieux selon le profil de chacun. Temps de réflexion, de conception, de réalisation et de contrôle, produire des cartes induit un coût financier particulièrement lourd, Mais le choix est affirmé aujourd'hui, et l'infographie a pris toute sa place au sein de la rédaction et la cartographie joue pleinement son rôle dans le quotidien.

Françoise De Blomac, rédactrice en chef de la *Lettre SIG*, aujourd'hui DÉCRYPTAGÉO, a pu enregistrer son intervention depuis Montpellier

Françoise De Blomac est la seule à apporter l'analyse journalistique à nos univers de « l'information géographique ». Née en octobre 1998, *La Lettre SIG* a germé plusieurs années et répondu au désir de ne plus être qu'un objet de communication, voire de marketing au service des opérateurs de l'information géographique. Journaux d'entreprises (Intergraph, ESRI entre autres). À l'époque, les utilisateurs de l'information géographique, pourtant répartie sur l'ensemble de nos territoires, étaient peu nombreux et très isolés les uns des autres. Rien dans ces domaines émergents n'était vraiment mis en valeur, et chacun restait cantonné à ses propres usages, matériels, logiciels, sans chercher à élargir le cercle des échanges. La presse papier devait permettre de toucher largement ces univers sur l'ensemble du territoire, et créer des ponts avec le monde de la recherche – ce qui n'a pas été facile.

Créer une société pour publier *La Lettre SIG* s'est réalisé par l'entremise du groupe d'édition Rouge vif, sur un modèle économique simple, basé sur un système de soutien financier par souscription et abonnements, afin de contourner le besoin de support publicitaire et ne pas prendre le risque de collusion entre publicité et rédactionnel. Il s'agissait d'affirmer le regard critique de la journaliste.

80 abonnements ont permis de lancer le premier numéro. Aujourd'hui, la revue d'information s'appuie sur une assise économique tenue par 600 abonnés payants (330€ l'année) et plus de 2 000 lecteurs... L'information sur l'information géographique : politiques publiques, soutiens au secteur, tendances émergentes, sujets connexes, toujours très centrée sur les usages ; les parutions, les recherches en cours, les manifestations associées à nos métiers... les regards sur l'actualité internationale, comptes rendus et liens avec nos préoccupations nationales sur tous les sujets touchant à l'information géographique.

L'équivalent d'une telle publication n'existe pas ailleurs – la position de *La Lettre SIG* est unique. Beaucoup de revues existent, mais elles restent le reflet de la vie économique d'entreprises du secteur, sur le principe de publications soutenues par la publicité accompagnée d'articles envoyés directement par les industriels... des assemblages de News de ce domaine économique, où seules annonces des dernières technologies et communiqués de presse s'enchaînent sans analyse. Diffusé partout dans le monde, les appels du pied ont été lancés pour que soit publiée une version de *La Lettre SIG* en anglais. Mais le modèle économique du premier numéro, malgré son succès affirmé, n'a pas convaincu ces nouveaux lecteurs.

Le marché de l'Information Géographique a beaucoup évolué ces quinze dernières années, et *La Lettre SIG* est parvenue à suivre cette évolution. Pour rendre mieux compte de cette réalité aujourd'hui, *La Lettre SIG* change de forme: titre, forme de la maquette, information plus aérée, ouverture sur de nouvelles rubriques. Désormais « *Décrytagéo* », la revue marque son approche technique au service des professionnels. Les Rencontres *Décrytagéo* organisées à l'École nationale des sciences géographiques, répondent toujours aux mêmes objectifs de créer du lien, dans un lieu neutre de toute obligation institutionnelle ou privée, où conférences et expériences, masters-classes, mettent en perspective l'expression de l'actualité de nos champs de recherches et d'applications, autour de technologies qui envahissent tous les pans de nos sociétés.

Mohammed T . Obidallah et Samir Harb sont venus nous rendre compte de la réalité des conséquences quotidiennes de la compartimentation du Territoire de la Palestine, ce dont les grands médias ne nous parlent pas.

Mohammed T . Obidallah, docteur en sciences de l'eau et de l'environnement-WEDO/ Friends of the Earth for the Middle East (Bethléem), a pu restituer l'impact des contraintes sur la gestion de la mer Morte, les sources et les réseaux d'eau dans la vallée du Jourdain en particulier. Venu de Battir, nous avons pu prendre en compte ces conséquences à plusieurs niveaux de lecture, de l'échelle topographique locale (1 :15 000), à l'échelle régionale.

Samir Harb, architecte-urbaniste, est l'initiateur du programme topographique qui accompagne l'étude anthropologique dirigée à Battir de 2007 à 2011 (diffusée depuis mai 2012 dans le cadre des activités des Cafés-cartographiques). Il a expliqué la façon dont les fragmentations de la Cisjordanie obligent à penser comment pouvoir préserver à tout prix les liens possibles entre les vides du territoire. Comment reconstituer l'intégrité du sol pour maintenir l'habitat, les modes de vie et le respect des individus.

La table ronde, conduite par Michel Lussault, Jacques Lévy, géographes, et Gilles Luneau, rédacteur en chef de Global-Magazine et grand reporter, a permis d'évoquer un monde de la cartographie, qui déborde désormais les cercles initiés et ne se laissera plus jamais enfermer. Les règles d'usage de notre langage s'appliquent à tous les univers et sont reprises par tous.

D'une science, ou d'un ensemble de sciences qui prend en compte la compréhension de l'espace social, le monde de la cartographie déborde largement celui des cartographes.

Penser la carte pour mieux penser l'espace

Si on aborde la carte comme un objet, possédant au moins une composante cognitive, même si elle n'est pas explicitement scientifique, la relation entre les savoirs savants et toutes les autres formes de savoir, tout à fait respectables, doit conserver l'avantage comparatif du travail scientifique.

Si les chercheurs en sciences sociales de l'espace pensent et fabriquent la carte pour mieux penser l'espace, quelles seront alors les conséquences sur les utilisateurs non savants de la carte ? Malgré les procédures non conventionnelles, les cartogrammes de Daniel Dorling, le montrent, qui permettent d'accéder très largement à tous les publics.

Si on aide la carte à mieux se penser elle-même, on aidera à mieux penser l'espace, et ceci relève de la responsabilité des producteurs de connaissances académiques, afin de mieux servir les pratiques de la carte.



Jean-Marc Besse, Jasmine D. Salachas, Jean-Yves Sarazin



Guillaume Fourmont, Laura Margueritte, Jean-Yves Sarazin



Jean-Marc Besse, Tarik El Aktaa



Delphine Papin, Gilles Palsky



Françoise de Blomac



Jacques Lévy, Michel Lussault, Gilles Luneau



Mohammed T. Obidallah, Samir Harb